

MA RENCONTRE AVEC NATHAN KATZ

J'ai eu la chance de passer un après-midi d'octobre avec Nathan Katz, dans son logement. C'était le 23 octobre 1970. Une amie m'avait emmenée chez cet homme que je ne connaissais pas, même pas de nom. J'ai aussitôt été frappée par sa qualité d'écoute, la chaleur tranquille de sa présence au monde, la profondeur habitée de son regard : un géant forgé de douceur.

Et intriguée par la simplicité joviale de son épouse, une Normande purement francophone qui ne cessait de sourire, cigarette aux lèvres, à mille lieues d'une ménagère alsacienne ou d'une muse éthérée. Elle emplissait ce logement un peu vieillot de sa débordante force de vie généreuse et joyeuse, et quelque part cela me rassura de songer que cette grande femme saine reflétait la face cachée du poète: rien de romantiquement morbide, mais la vie dans toute sa splendeur.

Nathan nous parla de son travail avec modestie et simplicité, en insistant sur ses traductions dont il semblait être très fier, particulièrement celles de Poe et de Shakespeare dont il nous lut des extraits d'une voix lente et pénétrée, à la fois douce et rocailleuse, à l'image d'un beau paysage de labours d'automne.

Ce qui toucha le plus la jeune étudiante que j'étais alors fut sans conteste son entière ouverture et son sincère intérêt pour autrui. Contrairement à d'autres pontifes littéraires de son âge qui se servaient des jeunes pour se pavaner, il s'intéressa réellement à mes maigres productions de débutante, m'invitant à réciter et à chanter, ce que je fis avec deux de mes premières chansons, « *Summeraije* » et « *Wenn's e mohl ken Resser meh gäbt.* »

Durant des années j'eus sous les yeux son immense poème « *Widerschläwe noch em Tod* » que l'ami Jean Vodaine avait si magnifiquement mis en affiche. C'est ainsi qu'un beau texte universel en alsacien rentre peu à peu en nous, cellule à cellule, pour se mélanger à notre vie, l'infléchir, la parfumer de sa beauté. Et c'est ainsi que l'essentiel de la poésie de Nathan Katz m'habite depuis plus d'un demi-siècle. A chaque fois que je relis l'un ou l'autre de ses poèmes, c'est comme si je ne les avais jamais quittés : je reste embrasée par cette présence au monde, cette faculté d'émerveillement, cet art de dire

l'essentiel sans jamais d'emphase ni de sécheresse, cette sobriété limpide toujours frémissante d'émotion, cette saveur unique d'une langue généreuse et juste magnifiée par un homme qui lui ressemble.

Merci, Nathan Katz. En venant chez vous en ce jour d'octobre 1970, j'avais aussitôt reconnu une grande âme, mais je ne savais pas que c'était vous.

Sylvie Reff-Stern

A PROPOS DE L'ART DE TRADUIRE.

Traduire d'une langue à l'autre reste le plus beau des voyages, celui qui nous emmène toujours jusqu'à la naissance du langage, et partant à la source de l'émotion.

Et de ressentir ainsi l'émotion d'un autre être demeure le geste qui rompt le mieux la solitude. Le temps d'une traduction, nous sommes un avec l'autre, nous volons aile à aile avec lui dans le ciel de l'esprit.

Traduire en français un écrivain aussi authentique que Nathan Katz me fut une grande joie. Mais rendre sa simplicité révèle combien elle est complexe, frémissante, habitée. Chacun sait que traduire ne consiste pas à retourner les mots du côté de l'autre langue mais bien plutôt à rendre l'élan, la chair et le parfum. Car il faut rendre à la fois l'intention et son résultat, le souffle et la tessiture des mots autant que leur sens. Epouser le mouvement qui préside à la coulée autant qu'à l'assemblage, entrer dans l'âme d'une autre.

On traduit toujours d'abord du silence, celui qui porte la musique. Et le plus ardu dans la traduction, c'est de laisser respirer ce silence, comme les blancs qui seuls font palpiter une aquarelle. C'est le grand art de s'effacer, afin qu'advienne.

Sylvie Reff-Stern